Archives parlementaires

Rapport de Jeanbon Saint-André sur l'expédition de l'armée navale qui a eu lieu du 9 au 13 prairial et fait part de différents traits de bravoure et d'héroïsme de la marine française, lors de la séance du 16 messidor an II (4 juillet 1794)

André Jeanbon Saint-André, Jean-Jacques de Bréard-Duplessys

Citer ce document / Cite this document :

Jeanbon Saint-André André, Bréard-Duplessys Jean-Jacques de. Rapport de Jeanbon Saint-André sur l'expédition de l'armée navale qui a eu lieu du 9 au 13 prairial et fait part de différents traits de bravoure et d'héroïsme de la marine française, lors de la séance du 16 messidor an II (4 juillet 1794). In: Tome XCII - Du 1er messidor au 20 messidor An II (19 juin au 8 juillet 1794) pp. 388-391;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1980_num_92_1_25799_t1_0388_0000_8

Fichier pdf généré le 30/03/2022

creative commons

fers, avec exposition; ensemble la déclaration du juré de jugement, qui l'a précédé, et renvoie devant le tribunal criminel du département de la Moselle, auquel les pièces et lettres produites au comité de législation seront adressées.

« Le présent décret ne sera pas imprimé; il sera envoyé sans délai aux tribunaux criminels de la Moselle et de la Meuse ». (1)

37

Le maire de la commune de Paris présente à la barre les élèves de l'Ecole de Mars.

La Convention voit avec intérêt dans son sein ces jeunes défenseurs de la République, espérance de la patrie.

Ils sont admis aux honneurs de la séance; elle décrète mention honorable, insertion au bulletin de l'adresse qu'ils présentent (2)

[*Applaudissements*]

38

Jean Bon Saint-André donne les détails de l'expédition de l'armée navale, qui, dans les premiers momens, n'étoient pas entièrement connus; il fait part à la Convention des différens traits de bravoure et d'héroïsme qui ont signalé, dans cette journée mémorable, la marine française; il annonce que c'est à l'intrépidité de son courage que nous avons dû le salut de la flotte nourricière qui approvisionne aujourd'hui nos départemens; tous avoient juré de s'ensevelir dans les flots, avant que ces subsistances, attendues avec impatience par le peuple, tombassent au pouvoir du féroce Anglais. Il termine par demander que la loi qui accorde 650 liv. aux défenseurs de la patrie qui auront perdu un de leurs membres pour elle, soit nominativement appliquée aux marins (3)

JEAN-BON SAINT-ANDRÉ : Citoyens, les détails de l'expédition de l'armée navale de la République ne vous sont pas entièrement connus. Dans les premiers moments il n'a été possible que de vous donner une idée générale de ce qu'elle a fait.

Placé par vous sur la flotte pour tout observer et vous en rendre compte, je dois suppléer à l'insuffisance des premières relations, et je dois le faire avec la simplictié et l'exactitude qui sont les caractères essentiels de la vérité.

Un convoi précieux, chargé de subsistances et de denrées coloniales, était attendu des Etats-Unis de l'Amérique. L'Anglais le convoitait. Pitt avait formellement promis au conseil de son maître de s'en emparer, et des forces redoutables avaient été disposées sur divers points pour l'intercepter.

Le cabinet britannique, instruit de tout ce qui se passe dans la république par les nombreux émissaires qu'il y soudoie, avait en outre en Amérique des amis chargés de l'informer de toutes vos opérations. Le moment du départ de votre convoi, sa marche, le point où il devait passer, la force de son escorte, celle des vaisseaux envoyés à sa rencontre, tout était connu. La saison des gros vents était passée. Le convoi retardé, soit par la lenteur ou la malveillance de vos agents en Amérique, soit par les entraves qu'ils avaient rencontrées, ne pouvait plus arriver à l'époque favorable où il était attendu. La division commandée par le contre-amiral Nielly était insuffisante pour le défendre.

Le comité de salut public sentit qu'il fallait à tout prix conserver les subsistances du peuple et faire avorter le projet de famine imaginé par le ministre de Georges, et écrit sur toutes les lettres de marque des navires anglais. Il ordonna à l'armée commandée par le contre-amiral Villaret de se porter en avant du convoi, et l'unique objet de ce général devait être seulement de favoriser sa rentrée.

Au moment où nous arrivâmes sur le point de croisière qui nous était assigné, nous y trouvâmes la flotte anglaise. Ce fut le 9 prairial, à 8 heures du matin que nous l'aperçûmes pour la première fois.

Cette journée se passa en manœuvres de part et d'autre.

Un de nos vaisseaux, *le Révolutionnaire,* par des motifs que nous ignorons encore, avait diminué de voiles à l'apparition de l'ennemi. Malgré les signaux qui lui furent faits, il demeura sous le vent et à l'arrière de l'armée, en sorte qu'à l'entrée de la nuit, et lorsque nous ne pouvions plus l'observer, il fut engagé par plusieurs vaisseaux anglais.

Nous avons appris depuis que ce vaisseau avait été désemparé, son capitaine tué.

Le vaisseau *l'Audacieux,* qui le rencontra le lendemain, le prit à la remorque et le conduisit à Rochefort.

Les Anglais avaient dans leur ligne un vaisseau appelé *l'Audacieux.* Ils ont publié que ce vaisseau avait amené *le Révolutionnaire* à Plymouth.

Les deux armées avaient demeuré en observation toute la nuit. Le 10 au matin, l'amiral anglais manœuvra de manière à nous faire juger que son dessein était d'inquiéter notre arrière-garde. Il fallut manœuvrer nous-mêmes pour l'empêcher, et du mouvement des deux armées devait suivre un engagement qui eut lieu en effet. L'avant-garde ennemie, forcée de plier, vira sur son arrière-garde, et se porta sur celle de l'armée française. Le retard apporté dans l'exécution des ordres du général mit aux prises deux de nos vaisseaux, *l'Indomptable* et *le Tyrannicide,* avec des forces infiniment supérieures. Ces deux vaisseaux souffraient beaucoup du feu de l'ennemi, et déjà ils étaient désemparés. Vainement le signal répété de virer de bord pour se porter à la

(1) *P.V.,* XLI, 26. Minute de la main de Bézard. Décret n° 9785. *J. Paris,* n° 552.

(2) *P.V.,* XLI, 27. *Mess. soir,* n° 684; *Ann. R.F.,* n° 217; *J. Paris,* n° 551; *Débats,* n° 652; *M.U.,* XLI, 268; *Ann. patr.,* n° DL; *J. Fr.,* n° 648; *J. Sablier,* n° 1418; *Audit. nat.,* n° 649; *J. Lois,* n° 645; *J. Mont.,* n° 69; *J.-S. Culottes,* n° 505. Voir ci-après, séance du 17 mess., n° 47.

(3) *P.V.,* XLI, 27. *Bin,* 16 mess. (2e suppl^{t}); *Débats,* n° 652; *J. Fr.,* n° 648; *J. Univ.,* n° 1686; *M.U.,* XLI, 257 et 299-302; *J. Sablier,* n° 1417; *Audit. nat.,* n° 649; *Mess. soir,* n° 684; *Ann. R.F.,* n° 217; *J. Matin,* n° 710; *C. Univ.,* n° 916; *J. Perlet,* n° 650; *J. Paris,* n° 551; *Rép.,* n° 197; *Ann. patr.,* n° DL; *J. Lois,* n° 644; *J.-S. Culottes,* n° 505. Mentionné par *C. Eg.,* n° 685; *F.S.P.,* n° 365; *J. Mont.,* n° 69.

Persée creative commons

queue flottait-il à la tête du mât. Le vaisseau de tête ne bougeait point, et il arrêtait le mouvement de toute la ligne. Le général français se crut un moment abandonné; il prit son parti avec beaucoup de hardiesse; il vira de bord le premier, fit signal à l'armée de le suivre, et, incertain si ce signal serait mieux exécuté que les autres, il se place à la tête de la ligne, résolu, s'il le fallait, d'aller seul dégager ses deux vaisseaux. (*Vifs applaudissements*). Tous suivirent, à l'exception d'un seul. La ligne fut formée en un instant. L'armée de la république tomba sur l'armée anglaise, qu'elle surprit en désordre; mais malheureusement la lenteur qu'on avait mise à obéir nous avait fait perdre l'avantage du vent que nous avions au commencement de l'action. Cela n'empêcha pas que nous ne fissions un feu terrible sur les ennemis; mais cela leur donna la facilité de s'échapper en forçant de voiles. Ils se retirèrent avec précipitation, en abandonnant nos deux vaisseaux et le champ de bataille. (*Nouveaux applaudissements*).

La ligne anglaise était composée ce jour-là de 30 vaisseaux de ligne. 2 furent obligés de se retirer, et l'un fut rencontré le jour suivant par la frégate *la Bellone,* qui le poursuivit pendant quelque temps.

Le combat du 10 avait duré 7 à 8 heures, et, s'il n'avait pas été décisif, il avait été glorieux pour les armes de la République. Le champ de bataille était le lieu même assigné au passage du convoi. Nous devions nous attendre que les Anglais continueraient à nous observer, et nous savions qu'ils avaient dans ces parages une division de 6 vaisseaux de ligne qui cherchait à effectuer sa jonction avec l'amiral Howe; cette division a dû le joindre dans la journée du 10, car après le combat nous aperçûmes devant nous des vaisseaux que le brouillard nous empêcha de reconnaître, et qu'à leur manœuvre nous jugeâmes ennemis.

Le salut du convoi était l'objet de notre mission; nous jugeâmes que, dans notre position, ce que nous avions de mieux à faire était d'éloigner l'ennemi de la route qu'il devait suivre. Nous calculâmes qu'en tenant la bordée du large nous entraînions l'Anglais dans le nord et dans l'ouest de cette route, et que par ce moyen le convoi passerait environ à 25 lieues au sud des deux armées. Cette combinaison était d'autant plus juste qu'elle a été vérifiée par l'événement.

Dans le temps que les armées étaient en présence, le 13, le contre-amiral Vanstabel a passé sur le champ de bataille du 10, il y a trouvé les débris du combat, tels que des hunes, des pièces de sculptures des galeries, des figures brisées; et il a été rallié sur le même point par le vaisseau *le Montagnard,* qui s'était séparé de l'armée, et la frégate *la Seine,* qui l'avait suivi.

Le brouillard épais qui obscurcit l'horizon pendant toute la journée du 11 et une partie du 12 ne nous permit pas d'apercevoir l'armée anglaise; elle reparut à notre vue, et dans le vent, le soir de ce dernier jour. Elle courut sur nous; mais, ne jugeant pas à propos de nous attaquer à l'entrée de la nuit, elle força de voiles pour s'élever au vent; sa ligne était alors formée de 24 vaisseaux.

Le 13, nous en comptâmes distinctement 28, et nous aperçûmes quelques vaisseaux en réserve; *la Proserpine,* qui fut chargée de les reconnaître, en compta 34, dont 8 à 3 ponts. Ce rapport s'accorde avec les listes publiées dans les papiers anglais au moment de la sortie de la flotte ennemie des ports d'Angleterre; suivant ces listes, l'amiral Howe avait sous ses ordres 36 vaisseaux de ligne, dont 7 à 3 ponts; 8 officiers généraux, tous d'un nom connu dans la marine anglaise, en commandaient les différentes divisions. La flotte de la république était composée de 26 vaisseaux, dont 4, formant la division du contre-amiral Nielly, étaient épuisés par une longue croisière. Nous n'avions que 3 vaisseaux à 3 ponts et 3 officiers généraux.

Ce fut avec cette inégalité de forces que le combat s'engagea; nous ne crûmes pas devoir l'éviter; nous craignîmes qu'en prenant chasse devant l'armée anglaise elle ne fît pendant quelque temps mine de nous poursuivre, et qu'abandonnant une poursuite infructueuse elle ne se reportât sur la route du convoi, ne l'interceptât, et, en l'amenant dans ses ports, ne se flattât encore d'avoir mis en fuite le pavillon national. Nous pensâmes qu'il était plus conforme à vos vues et à l'intérêt public de périr plutôt que de livrer à Pitt cette riche proie, et de lui abandonner les subsistances d'un grand peuple. (*On applaudit*). La victoire pour nous, quelles que fussent les suites du combat, était de mettre l'armée anglaise hors d'état de tenir la mer.

Tels sont, citoyens, les motifs qui nous ont déterminés à soutenir le plus rude et le plus horrible combat dont l'Océan ait jamais été témoin. L'action commença vers les neuf heures du matin et dura jusqu'à trois. L'armée française était en bon ordre, et les dipositions avaient été bien prises. Mais les Français à la mer ont toujours eu plus d'impétuosité que de méthode, et c'est un vice dont il appartient à la législation de les guérir. Des fautes ont été commises, et vous connaissez tous la fausse manœuvre du capitaine Gallin, qui fut cause que la ligne fut coupée derrière *la Montagne.*

Cependant on se battait avec acharnement; des vaisseaux dans les deux armées étaient désemparés; l'arrière-garde de l'armée française soutenait le choc avec un courage, une intrépidité au-dessus de tout éloge. Les tourbillons de fumée étaient tels qu'on ne se voyait plus. Sur divers points de notre ligne on a vu des vaisseaux anglais couler, et les rapports qui m'ont été faits attestent qu'il y en a eu trois. Les faits de détail ont dû nécessairement échapper à l'observateur; car qui pouvait être observateur dans un combat où chacun était forcé d'agir, et où la mort qui se promenait dans chaque partie du vaisseau obligeait ceux qui survivaient à redoubler d'efforts et d'activité ?

Les Anglais cessèrent les premiers le feu; alors on put voir autour de soi. L'avant-garde de l'armée française avait plié; elle était à demi-lieue sous le vent :cette circonstance seule nous a ravi des mains la plus belle victoire. Si elle eût gardé son poste, le général, en virant de bord, comme c'était son intention, couvraît tous les vaisseaux désemparés des deux nations. Il fut forcé d'arriver pour rallier cette avant-garde. Mais cette manœuvre même lui fit perdre du terrain, et l'empêcha de s'élever assez dans le vent pour sauver tous ses vaisseaux.

L'amiral Howe a dit à sa cour qu'il avait fait fuir l'amiral français. Il aurait dû dire que cet amiral avait rallié son avant-garde et viré de bord pour courir sur les vaisseaux maltraités; que, ne pouvant pas gagner dans le vent, il a mis en panne et y a demeuré au moins 5 heures, et qu'il a envoyé toutes

ses frégates et ses corvettes pour donner des remorques, sans que ces petits bâtiments aient été inquiétés. *le Pavillon*, corvette de huit canons de 4, a été prendre un de nos vaisseaux sous la volée de l'ennemi, et il ne lui a pas tiré un coup de canon. (*On applaudit.*) Immobiles pendant toute cette opération, nous avions l'armée Anglaise au vent à nous; nous ne pouvions pas aller vers elle, mais elle pouvait venir sur nous. Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait ?

La vérité est que l'ennemi était plus maltraité que nous, et il est bien forcé d'avouer qu'il était hors d'état de tenir la mer. Quand il le nierait, les faits parlent. Il avait un convoi à intercepter; ce convoi était attendu à Londres; il y était déjà vendu : des capitaines de commerce, pris par Vanstabel, en étaient si convaincus qu'ils lui disaient avec arrogance : « Vous nous prenez en détail; mais l'amiral Howe vous prendra en gros. » Si la flotte anglaise n'a pas reçu de grands dommages, pourquoi le convoi n'est-il pas à Londres ? Pourquoi a-t-il suivi paisiblement sa route au milieu des débris qu'il a traversés ?

Pour nous, citoyens, notre mandat était de sauver le convoi. C'était à nous à remplir notre mission sans calculer les sacrifices. Eussions-nous dû périr tous jusqu'au dernier, nous y étions résolus, pourvu que ces subsistances attendues avec tant d'impatience vinssent calmer l'inquiétude du peuple, et soulager le dénûment que sa confiance lui faisait supporter sans murmure depuis si longtemps. Si nous avons perdu des vaisseaux, nous pouvons du moins rendre à nos frères d'armes cet honorable témoignage qu'ils n'ont livré à l'ennemi que des carcasses abîmées, et qu'en succombant ils auraient forcé l'Anglais à admirer leur courage, si la présomption britannique pouvait admirer la vertu républicaine. (*On applaudit.*)

Témoin de ces actes de vertu, j'en ai été touché jusqu'au fond du cœur. Dans tous les grades j'ai vu se montrer cet héroïsme qui n'apparaît qu'à des âmes fortes, nées pour la liberté. Il m'a été impossible encore d'en recueillir tous les traits, mais ils me seront communiqués, et je m'empresserai d'en transmettre l'intéressante nomenclature sous les yeux de la Convention nationale.

Elle y verra avec attendrissement le capitaine Bazire, commandant le vaisseau *la Montagne,* ayant les deux cuisses emportées, dire au chirurgien qui le pansait : « Dites au représentant du peuple que le seul vœu que je forme en mourant, c'est le triomphe de la république. » (*Vifs applaudissements.*)

Elle y verra un jeune aspirant, Chardon, ayant aussi une cuisse emportée, et prêt à mourir, se consolant pourvu qu'on fît *danser la Carmagnole aux Anglais. (On applaudit.)*

Elle y verra un jeune Breton de la réquisition, voyant la mer et les combats pour la première fois, ayant la jambe cassée, porté au poste du chirurgien, demander qu'on l'arrête près d'une pièce prête à tirer, et, après en avoir observé l'effet et l'avoir vu porter à bord de l'ennemi, s'écrier, avec joie : « Ils voulaient avoir ce vaisseau, mais ils ne l'auront pas. » (*On applaudit.*)

Elle y verra deux jeunes gens dont je suis fâché de n'avoir pu, dans la chaleur de l'action, demander les noms, blessés à côté de moi, témoigner de l'inquiétude sur le représentant du peuple, et ne s'occuper de leur blessures qu'après avoir acquis la certitude qu'il n'était pas lui-même blessé. (*Applaudissements.*)

Elle y verra un lieutenant de *la Montagne,* Hue, blessé grièvement au bras, reprendre son poste après avoir été pansé, malgré les ordres du général, et recevoir une seconde blessure au bas-ventre.

Ce n'est pas seulement à bord de *la Montagne* qu'on peut recueillir de pareils traits; il n'est pas de vaisseau qui n'en offre de semblables, et je n'éprouve en ce moment que le regret de ne pas les connaître tous. Dans les hôpitaux mêmes où je les ai vus, ces braves marins, après notre retour à Brest, je les ai entendus crier *vive la république !* et former des vœux pour retourner bientôt offrir à la patrie le bras et la jambe qui leur restait. Et c'est à de pareils hommes qu'on veut ravir la liberté ! Non, jamais tous les despotes de l'univers réunis ne réussiront dans cette folle entreprise. (*Vifs applaudissements.*)

L'Anglais se vante de ce qu'il appelle une victoire; mais il ne se vantera pas, sans doute, de la fuite honteuse d'une division de 12 vaisseaux de ligne que nous avons forcés de s'éloigner de nos côtes, le 21 prairial.

Telles étaient les dimensions que Pitt avait prises, que votre convoi, après avoir échappé à l'armée de Howe, devait trouver aux atterrages de nouveaux ennemis.

12 vaisseaux frais croisaient sur les Penmarch, couvrant les ports de Brest et Lorient, et prêts à se porter à l'entrée de celui des deux que le convoi tenterait d'aborder.

Malgré notre état de délabrement, avec des vaisseaux démâtés et en remorque, nous les avons poursuivis depuis le commencement du jour jusqu'à 6 heures du soir. Il se sont couverts de voiles; et lorsque, voyant l'impossibilité de les atteindre, nous avons repris notre route, ils ont gagné le large et ont débarrassé l'entrée du convoi. (*On applaudit.*)

Tels sont, citoyens, les faits dont j'avais à vous rendre compte. Peut-être, comme moi, verrez-vous dans un revers militaire une grande victoire politique; car l'objet des deux armées était le convoi, et celle qui l'a garanti de la dent rapace du léopard anglais, vous jugerez sans doute que c'est aussi celle qui a mieux rempli les vues de son gouvernement. La marine de la république, encore à son berceau, a fait des prodiges de valeur. Soignez son éducation, favorisez son instruction par tous les moyens qui sont en votre pouvoir, et bientôt elle se montrera avec un éclat qui intimidera les despotes. Mais souffrez que je vous demande que la loi qui accorde une pension de 650 liv. aux défenseurs de la patrie qui auront perdu un de leurs membres pour elle soit nominativement appliquée aux marins. (*On applaudit.*)

... : Je demande que la Convention passe à l'ordre du jour sur cette proposition, motivée sur ce que la loi qui accorde une pension aux défenseurs de la république est applicable aux marins.

[*Vifs applaudissements*]

« [Sur la motion d'un membre,] **la Convention nationale passe à l'ordre du jour, motivé sur ce que la loi a prévenu cette juste réclamation.**

BRÉARD : Je demande l'impression du rapport de Jean-Bon Saint-André, ainsi que du journal intéressant qu'il a tenu pendant cette campagne, et son

envoi aux armées de la république (1).

[*Vifs applaudissements*]

« L'assemblée décrète l'impression du rapport et du journal de la campagne, l'envoi aux armées et à toutes les communes de la République. » (2).

39

Un membre du comité de salut public [BARÈRE] annonce, au nom de ce comité, que la victoire a usurpé le vol de la renommée : Ostende est au pouvoir des Français; le port, la plus grande partie de ses vaisseaux, l'artillerie, les munitions, les magasins de tout genre sont entre les mains des républicains. La victoire ne se borne point à cette prise; Tournay appartient à la France, il met la République en possession de l'Escaut, comme Mons la rend maîtresse d'Ath; les places de Condé, Valenciennes, Landrecies et le Quesnoy n'avoient d'autres ressources pour leur approvisionnement, que ces deux grandes communications : elles se trouvent absolument cernées : il ne leur en reste plus que de très-difficiles avec le corps de leur armée, celle des Républicains se trouvant placée entre l'armée ennemie et ces places fortes (3).

Barère monte à la tribune. (*On applaudit.*)

BARÈRE : Citoyens, le comité de salut public peut suivre à peine la rapidité de la marche de nos armées triomphantes. La victoire a usurpé le vol hardi de la renommée.

La puissance maritime de la république vient de s'accroître par le courage de l'armée, qui a mis la victoire en permanence. Tandis que l'armée de Sambre-et-Meuse restituait à la France le département de Jemmapes, la partie gauche de l'armée du Nord lui conquérait un grand port; Ostende est au pouvoir des Français. (*La salle retentit des plus vifs applaudissements et des cris de « vive la république ! »*) Le port, la plus grande partie de ses vaisseaux, l'artillerie, ses munitions et ses magasins sont entre les mains des républicains. (*Nouveaux applaudissements.*)

Vous avez prescrit que les armées françaises ne laissassent point aux brigands de l'Angleterre et de l'Empire le temps de se reconnaître, et vos vœux sont remplis.

La terreur et la fuite sont à l'ordre du jour pour les hordes infâmes; les troupes françaises ne peuvent suivre la fuite de l'aigle impériale, et les terres de la Belgique n'ont ni assez d'étendue ni assez de places fortes pour protéger ou plutôt pour cacher la fuite des coalisés.

Vous le savez, citoyens, Ostende n'est point une conquête ordinaire; c'est une place forte et un port célèbre; c'est un point important qui lie la terre à la mer, qui augmente les moyens de notre marine, et assure la défense du continent.

Ostende est le chemin couvert par lequel l'atroce anglais faisait filtrer ses poisons en France, passer ses troupes et ses chevaux dans les armées coalisées, et amoncelait les subsistances et les munitions pour les troupes de la tyrannie.

Cest à Ostende qu'était l'entrepôt barbare de la coalition royale, le grenier abondant des armées, l'arsenal le plus complet des tyrans, et l'appui infernal de la cour de Londres, qui apprendra aussi à connaître la terreur, comme ses satellites en font la mortifère expérience. (*On applaudit.*)

C'est à Ostende que fut vomi, avec des chevaux anglais et des assassins endoctrinés par Pitt, le duc d'York, qui a toujours eu le courage d'entrer dans des villes soumises par des trahisons ou achetées par des guinées anglaises (*les applaudissements recommencent*), ce prétendant à des couronnes brisées, ce successeur généreux d'un trône détruit, ce général célèbre, qui n'est connu à Maubeuge que par la fuite la plus habile, et sur nos frontières que par ses froides cruautés.

Mais l'emparement d'Ostende va tout expier; la prise de ses canons et de ses magasins nous dédommagera d'une partie des maux qu'ils ont faits à la France. La mer, accaparée par les sauvages Anglais, va se sentir plus libre en voyant Ostende dans les mains des Français, et le brûlement de quelques-uns de leurs vaisseaux, la propriété des autres, que les vents contraires ont laissés dans le port, nous vengent des horreurs commises à Toulon.

C'est surtout aux hautes seigneuries du parlement anglican, c'est aux orateurs désintéressés des Communes à voter maintenant une Adresse de remerciement au gouvernement paternel de Georges (*on rit et on applaudit*), pour les succès d'Ypres et d'Ostende, comme pour la prise de Charleroi et de Mons; qu'ils n'oublient pas du moins la bataille de Fleurus, qui, comme celle de Jemmapes, a donné la Belgique au Français victorieux.

Que veut donc ce peuple traître et féroce, esclave chez lui, despote sur le continent, et pirate sur la mer ? Et que peut-il espérer aujourd'hui de tant de forfaits ? La monarchique Angleterre provoquera-t-elle longtemps l'indignation de la France républicaine ?

Non, tu seras punie, Londres vénale et boutiquière; le sort en est jeté, et ta destinée commence à être écrite à Ostende. (*On applaudit.*) Compte donc aux familles anglaises combien de soldats transportés à Ostende reverront leurs foyers. Calcule avec tes marchands combien d'approvisionnements et de marchandises reviendront dans tes ports.

C'est là ce qui te tient à cœur; c'est dans tes coffres forts que tu sens les revers; c'est avec de l'or que tu croyais vaincre; mais notre fer a dompté ton or; et le destin des combats, en te montrant à Ostende l'étendard tricolore, te présage l'état de l'Europe et le sort qui t'attend. (*Nouvelles acclamations.*)

Ce n'est pas à Ostende que se bornent aujourd'hui nos victoires : une autre ville de la Belgique est tombée en notre puissance. Nous venions vous apprendre la prise d'Ostende lorsqu'un courrier est venu apporter la nouvelle de la prise de Tournay. (*Les applaudissements recommencent et se prolongent. L'assemblée et les spectateurs agitent leurs chapeaux, et font retentir la salle des cris de « vive la république » !*)

(1) *Mon.*, XXI, 131.

(2) *P.V.*, XLI, 27. Ci-dessus, séances du 11 mess. n° 72 et ci-après, séance du 17 mess., n° 31.

(3) *P.V.*, XLI, 27.